

Un territoire des conflits dans la mondialisation : Palermo Viejo, à Buenos Aires

SERGE SCHWARTZMANN

Université de Provence - UFR de Géographie

219

ABSTRACT

In Palermo Viejo, the urban transformations of the past 40 years, stirred up since the 2001 crisis, put face to face former and new actors of the territory, bearers of different practices and representations. This confrontation shows at the same time territories' fractures stuck between local and global, and their strength to question the meaning of current transformations.

RESUMEN

En Palermo Viejo, las transformaciones de los últimos 40 años, agravadas desde la crisis de 2001, han ocasionado una confrontación entre «viejos» y «nuevos» actores del Palermo Viejo. Ello se refleja en prácticas y representaciones diferenciadas entre ambos grupos. Dicha confrontación revela a su vez las fracturas de territorios «atrapados» entre lo local y lo global, y sus reales posibilidades para cuestionarse el sentido de las transformaciones vigentes.

INTRODUCTION

A partir du retour de la démocratie en 1983, Palermo Viejo a traversé des phases de transformations importantes dues à un développement commercial axé sur la restauration, la mode, la décoration, mais aussi l'immobilier et le tourisme qui a exacerbé les convoitises des acteurs économiques formels (commerces divers, agences immobilières, entreprises de B.T.P., etc) mais aussi des acteurs informels (vendeurs de rue) qui ont afflué après 2002, provoquant conflits et résistances importants, mais inégaux dans le temps et la durée, et produisant des changements identitaires profonds.

PALERMO VIEJO, UN ENVIRONNEMENT URBAIN DE PLUS EN PLUS CONVOITÉ...

Palermo est le nom d'un des 48 quartiers (*barrios*) qui divisent officiellement la ville de Buenos Aires. Bien qu'ils ne soient pas exactement des divisions administratives, ces quartiers sont en général divisés à leur tour en sous-quartiers aux

contours flous, aux dénominations souvent changeantes. Palermo Viejo est l'un deux. Jusqu'en 1867, cette zone était encore en dehors des limites de la ville, constituée de grandes propriétés rurales. Non loin coulait le rio Maldonado, dont la triste réputation s'est longtemps perpétuée, formant une marge naturelle de la ville et une « berge » terrestre séparant deux mondes différents : celui des *gauchos* de la pampa voisine - décrits par José Hernandez ou Ricardo Güiraldes¹ - et celui de la grande ville qui commence alors à apparaître.

À partir de 1870, la croissance urbaine particulièrement forte de la ville constitue l'assise démographique des quartiers urbains qui apparaissent alors, en leur imprimant un caractère profondément populaire et ouvrier. À Palermo, comme dans tout le péri-centre, l'urbanisation se fait par extension de la trame urbaine originelle en damier. Mais en même temps que le tracé des rues, un parcellaire régulier qui vient diviser les nouvelles *manzanas** est créé sur lesquelles apparaît une forme d'habitat particulier, la *casa chorizo**, souvent auto-construite ou achetée par mensualités en lotissement. En même temps, les services urbains se développent progressivement souvent avec une participation active des habitants: rues pavées, eau courante, électricité, égouts, tramways, etc. La construction de la « maison particulière » (*casa propia*) est vécue comme la marque de l'intégration des nouveaux arrivants dans la ville et de leur intégration dans la société argentine. Ce soin premier apporté aux maisons et le rôle particulier joué par les habitants dans l'édification de «leur» quartier expliquent les rapports d'appropriation très émotionnels que les portègues entretiennent avec celui-ci.

Mais à partir des années 1940 la politique de Juan Perón inaugure une série de mesures en faveur de l'immobilier populaire, symbolisé dans la Loi de 1948 sur la Propriété Horizontale qui autorise pour la première fois la construction de grands ensembles et marque les premières dégradations dans la trame urbaine. Néanmoins à Palermo Viejo, malgré la construction de quelques logements collectifs, la zone est protégée par son enclavement relatif, accentué par l'abandon progressif des tramways². Les années 70 - marquées par un déclin urbain général dans la ville et l'abandon de l'entretien des réseaux publics, se traduisent de façon plus visible par la fermeture d'une grande partie des commerces de proximité, concurrencés par les premières grandes surfaces. Encadré entre plusieurs avenues très passantes, le centre de Palermo tend alors à devenir un de ces « cœurs » de quartier, relégué en position secondaire, vieillissant plus vite que l'ensemble de la population de la ville-centre, où la tranquillité de l'environnement attire les maisons de retraite.

¹ José HERNANDEZ auteur du poème épique *El gaucho Martín Fierro* (1872), et Ricardo GÜIRALDES, auteur du *Don Segundo Sombra* (1926) ont tous les deux vantés le mode de vie gaucho.

² La suppression définitive des lignes de tramways date de 1963.

Mais en quelques décennies, surtout à partir du milieu des années 1990 et plus encore après 2001, le Palermo Viejo tranquille et retiré disparaît face à un mouvement de gentrification effréné qui a bouleversé les paysages, renouvelé populations, et qui a transformé cette zone vieillissante en déclin en zone convoitée et dynamique.

L'ÉPOQUE DES « PIONNIERS »

La fin des années 1970 coïncide à Buenos Aires avec le développement de la spéculation immobilière et des destructions importantes dans la ville-centre suite à un programme d'autoroutes urbaines, et surtout avec la mise en place des premières politiques néolibérales, le tout dans le climat de suspicion généralisée de la dernière dictature. C'est pourtant le moment que choisit une partie de la jeunesse pour initier un mouvement de redynamisation locale, d'abord assez confidentiel. Un article de l'époque estime à une vingtaine les nouveaux bars qui s'ouvrent alors à San Telmo, ou dans le « cœur » de Palermo, dont l'appropriation identitaire nouvelle est marquée par l'imposition du nom de « Palermo Viejo ». S'installant parfois dans d'anciens commerces abandonnés, ces nouveaux établissements se concentrent principalement autour de la future place Cortázar, sans pour autant négliger d'explorer d'autres secteurs. Dans un premier temps, ces lieux s'adressent à un public amateur, plus intéressé par la musique populaire que par la restauration, recherchant des lieux « alternatifs ».

Alberto Minujin parle de deux modèles de conduite propres à la classe moyenne pendant la dictature : la résistance dans la clandestinité, ou l'assimilation et l'acceptation du modèle dictatorial [Minujin, 2004]. Dans ces bars, la clientèle semble se placer de façon franche ni d'un côté ni de l'autre, mais davantage dans des lieux s'inscrivant à la limite de ce que la dictature pouvait supporter, à l'intérieur d'une transgression raisonnable du régime. C'est cette forme de contestation très feutrée de l'ordre qui est proposée dans ces nouveaux bars, et restaurants. Cette marque de naissance première a imprimé à cette zone une représentation très particulière de lieu « à part », qui perdure jusqu'à aujourd'hui - malgré de nombreuses mutations -, donnant à ces nouvelles activités une première visibilité à l'intérieur de la ville. En parallèle s'amorce un mouvement de gentrification qui a des ressemblances avec ce qui a été déjà observé à Londres et à New York, conduisant à la réhabilitation d'une partie du bâti dégradé à la place des institutions municipales défailtantes [Glass; 1964].

LE PREMIER BOOM COMMERCIAL DES ANNÉES 90

Le retour de la démocratie correspond à une croissance commerciale forte de Palermo Viejo, favorisée par le contexte néolibéral imposé par Carlos Menem, qui a réduit la place de l'État et du salariat, entraînant une montée de la pauvreté, la paupérisation d'une partie des classes moyennes, et l'encouragement de l'initiative privée [Prévôt-Schapira, 2003]. C'est dans ce contexte qu'il faut replacer, à partir de 1995-96, l'ou-

verture dans Palermo Viejo - à l'initiative d'anciens élèves de la Faculté d'Architecture ou d'écoles de design - de nombreux commerces vendant des objets design, ou des collections « exclusives » et limitées de vêtements. Ces nouveaux entrepreneurs, qui s'approprient à leur tour le *barrio*, appartiennent à une classe moyenne argentine qui a trouvé à Palermo Viejo une opportunité de reconversion. Ces magasins proposant des produits originaux cherchent en effet systématiquement à se démarquer de l'offre des centres commerciaux, et de celle d'autres quartiers de la ville-centre comme Balvanera, où les produits visent une clientèle plus populaire. Une étude du CEDEM* détaille le développement commercial impressionnant de Palermo Viejo entre 1993 et 2002³. L'axe de croissance principal est situé alors le long de la rue J. L. Borgès : les sections voisines des rues Malabia, Honduras, Uriarte, Gurruchaga et Armenia ont toutes gagné au moins une trentaine de commerces sur la période. Pendant cette période, le nombre de commerces toutes rubriques confondues a augmenté de 64% passant de 758 à 1243. Les relevés effectués montrent un début de la spécialisation avec deux principaux regroupements, un pôle de gastronomie centré autour de la place Cortázar, et un pôle autour de l'artisanat, des vêtements et objets de mode au Sud de la place Cortázar.

Le peu de commerces disponibles pousse déjà certains habitants à vendre, ou plus souvent à louer une partie de leur habitation - soit le garage, soit le salon donnant sur la rue - et à se retirer dans l'arrière-cour. Mais l'ouverture en 1994, non loin de Palermo Viejo, des studios d'*América TV* est le signal d'arrivée de nombreux studios de production, créant autour d'eux une concentration nouvelle, fonctionnant en parallèle à Palermo Viejo autour de la gastronomie et des entreprises de médias, contribuant à renforcer l'attraction de ce nouveau pôle de sorties nocturnes et de divertissements pour adolescents et jeunes professionnels. D'autres acteurs inattendus du territoire arrivent alors constituant, dans des rues mal éclairées situées le long d'un ensemble d'entrepôts désaffectés, une nouvelle zone de prostitution pour travestis.

L'EXPLOSION DES ANNÉES POST-CRISE 2001

La crise de 2001, qui est une coupure violente dans l'histoire contemporaine de l'Argentine, ne freine en rien le dynamisme de Palermo Viejo. La zone sert au contraire de refuge à ceux que la chute du peso prive de la possibilité de consommer des produits étrangers, grâce à une offre de plus en plus multi-culturelle. Elle devient en même temps le lieu d'une gentrification plus poussée par l'arrivée d'une population nouvelle à fort revenu, par l'apparition d'une forte spéculation immobilière et par une massification commerciale qui s'est manifestée, à partir de 2002-2003, par l'apparition dans la zone de marques nationales ou internationales. Ce mouvement traduisant l'arrivée de capitaux plus importants, et d'une culture mondialisée semble être due à une conjonction de facteurs. D'un côté, il est intimement liée aux nombreux programmes

³ CEDEM*, *cuadernos de trabajo* 5, 2000.

immobiliers de prestige, commencés à la même époque autour de l'avenue J. B. Justo fonctionnant comme un mode de placement alternatif pour les capitaux nationaux. Ces programmes poussent les marques à se positionner par avance dans un secteur urbain dont elles anticipent le potentiel de croissance. D'un autre côté a lieu un mouvement de mimétisme qui poussent les marques importantes à ouvrir des commerces à proximité les unes des autres. Nike a été ainsi un des premiers à s'implanter, en novembre 2004, rue Gurruchaga : la boutique de 300 m² *Nike Sobo* porte le même nom que celle de New York, et se présente comme une « boutique-porte drapeau » (*flagship store*) de la marque. Par la suite, Adidas s'est installé rue Malabia. Puma a choisi la rue Armenia. D'autres marques nationales ont fait ensuite leur apparition telles que *Tucci, Prüne, Awada, Caro Cuore, Class Life, Mancini, Riccardi, Airborn, Boating, Grisino*. Comme pour la période précédente, et malgré le caractère industriels des produits vendus, les marques présentent une offre qui se veut également distincte de celle des centres commerciaux ordinaires de la ville, là encore en ne proposant que des modèles « exclusifs ».

Dans l'après crise, qui commence dès 2003, on assiste à une concentration accélérée des activités, et la création de véritables « clusters » spécialisées s'inscrivant dans la continuité du mouvement de concentration commencé précédemment [Mignaqui, 2005]. On relève alors quatre pôles différents, complétant les précédents :

- Un pôle restauration/gastronomie. La concentration commencée précédemment autour de la place Cortázar s'est poursuivie, en s'étendant le long de la rue Honduras vers J. B. Justo, ainsi que le long des rues Gorriti et Cabrera entre les rues Thames et Gurruchaga.
- Un pôle mode, vêtements et accessoires de mode. La consolidation de cette catégorie de commerces a eu lieu à la fois le long de la rue Honduras, et sur le trajet entre la place Cortázar et la place Palermo Viejo, le long duquel s'est créé une sorte de parcours commercial.
- Un pôle design. Le long des rues Niceto Vega et Cabrera entre les rues Godoy Cruz et Gurruchaga s'est développé un ensemble de commerces de décoration, vendant meubles et fourniture design pour la maison.
- Un pôle galeries d'art. Des galeries d'art situées, le long de la rue Thames, ont commencé à apparaître, et ont essaimé elles aussi autour d'une localisation centrée sur la place Cortázar.

Mais en parallèle apparaît également à partir de 2001 la vente informelle, qu'il faut cependant replacer dans le contexte de la croissance générale de la vente de rue à Buenos Aires dans le contexte de l'après crise. À ce moment la vente de rue est apparue comme un recours pour de nombreux habitants ruinés. À Palermo Viejo, cependant, des initiatives locales ont encore favorisé involontairement ce mouvement. Ainsi en septembre 2002, la SoFoPaVi* - une association de développement de quartier -, installait, avec l'accord de la Municipalité, une foire des Arts tous les dimanches sur la place Cortázar, afin de donner à de jeunes artistes une chance d'exposer leurs œuvres et de

dynamiser un peu la zone, touchée elle aussi par la crise. Le succès de cette foire originale, qui a dépassé largement les attentes de ses organisateurs, a attiré un public de curieux, donnant une visibilité encore plus importante à Palermo Viejo.

Si au départ le nombre de vendeurs était limitée, et si la vente se cantonnait aux soirées et aux fins de semaine visant une clientèle jeune en offrant de petits objets posés directement sur le trottoir, du jour au lendemain, en 2003, la zone a été le lieu d'une véritable «invasion», suite à une expulsion de vendeurs dans l'hypercentre. Peu à peu, certains vendeurs se sont mieux organisés, quelques uns ont commencé à utiliser des tables pliantes ou des portants pour disposer les vêtements. Certains se sont même fabriqués des structures métalliques démontables avec toit, afin de se protéger de la pluie. De cette façon, le nombre des vendeurs a augmenté jusqu'à environ 400, occupant des trottoirs très convoités, compris entre la place Cortázar et la place Palermo Viejo, c'est-à-dire sur un espace relativement restreint.

GENTRIFICATION ET DÉVELOPPEMENT TOURISTIQUE

Mais les «pionniers» ne sont pas venus à Palermo Viejo que pour des raisons commerciales, ils ont cherché également à profiter de la qualité et des très bas prix de l'immobilier local de l'époque, en réhabilitant quelques *casas chorizo** selon leur goût.

En parallèle au boom commercial d'après 2001, Palermo Viejo voit apparaître localement un marché immobilier spécifique, qui fait de cette zone un des secteurs les plus chers de la ville-centre, très loin cependant des prix du nouveau quartier ultra-résidentiel de Puerto Madero. Cette croissance très importante du marché immobilier, qui devient du coup un acteur majeur de la zone, s'appuie sur le marché développé pendant la décennie précédente de la réhabilitation des vieilles *casas chorizo**. Celui-ci s'était développé pour répondre à la demande de jeunes professionnels intéressés par le mode de vie local animé et la position de la zone à la fois centrale et proche des quartiers résidentiels (Recoleta, Barrio Norte).

Mais avec la reprise de l'immobilier, dès 2003, la hausse des prix de l'immobilier et de la location a été beaucoup plus rapide à Palermo Viejo que dans le reste de la ville⁴. Cette flambée des prix a eu un impact local fort, puisqu'elle a favorisé la récupération de parcelles abandonnées et le comblement des interstices laissés libres à l'intérieur des parcelles. Elle a aussi poussé à la vente et au départ de petits propriétaires, parfois très anciennement installés, qui n'ont pu résister aux offres répétées des démarcheurs, et a fait venir une population globalement plus aisée et plus instruite. Néanmoins ce mou-

⁴ À titre d'exemple, les prix moyens du m²constructible à l'achat entre le décembre 2002 et le décembre 2004 passent pour l'ensemble de Buenos Aires d'un peu plus de 274 US\$ à 533 US\$, alors que pour une zone un peu élargie autour de Palermo Viejo ces prix passent de 300 US\$ à plus de 880 US\$. Chiffres donnés pour l'ensemble Palermo Viejo et Palermo Hollywood, *Usos del suelo de Palermo Viejo y Hollywood*, DGSIG, 2005.

vement de gentrification est resté inachevé, limité par la taille importante de la zone et la persistance d'un habitat collectif populaire.

De plus une part importante de la dynamique immobilière a concerné les commerces, où les prix élevés demandés à la location/vente, la montée en gamme des produits, l'obligation d'investir de plus en plus dans la décoration pour s'aligner sur une esthétique standardisée ont justifié l'attente d'un retour sur investissement important qui s'est traduit par la recherche d'une maximisation dans l'utilisation des parcelles. Des opérations de type démolition-reconstruction - jusque là peu nombreuses pour les commerces - se sont multipliées, consistant à raser totalement la ou les parcelles achetées, à les réaménager en grands hangars de vente en supprimant les cloisons intérieurs, et en ouvrant une large façade sur rue très voyante pour créer une continuité entre la rue et le commerce. Ces modes commerciales - que la réglementation en vigueur ne limite que très faiblement - ont eu pour conséquence une modification en profondeur des paysages locaux.

Pour compléter le tout, après 2001, le dynamisme commercial de Palermo Viejo a coïncidé avec la volonté de la ville de Buenos Aires de développer le tourisme urbain. La dévalorisation du peso a permis l'apparition d'une offre touristique locale importante qui n'existait pas jusque là. À Palermo Viejo, de nouveaux hôtels se sont ouverts en nombre à partir de 2003 et surtout après 2005, montrant la grande flexibilité de l'offre locale qui s'oriente résolument vers le tourisme de haut de gamme. Après 2006, quelques opérations plus massives ont même été entreprises par de petites chaînes hôtelières qui ont commencé à s'intéresser à cette zone. Néanmoins, la majorité des établissements restent de petite taille et révèlent un aspect du tourisme local qui joue sur la complémentaire et l'originalité de l'offre face aux grands établissements de l'hypercentre, apparaissant comme le résultat d'un choix effectué à la manière d'un placement financier alternatif⁵. Si ces hôtels sont relativement discrets dans Palermo Viejo, ils drainent une population internationale à revenu élevé, qui pousse localement les prix à la hausse, et à une suradaptation de l'offre à la demande pour le partage de cette «manne» touristique très rentable.

...CONDUISANT À UNE MULTIPLICATION DES CONFLITS DE FAIBLE INTENSITÉ POUR ET AUTOUR DE L'ESPACE PUBLIC...

La description schématique des transformations commerciales de la zone de Palermo Viejo, devenue un lieu de consommation, de tourisme montre la succession des moments d'appropriation du territoire et la convergence des intérêts avivant localement des tensions qui trouvent leur expression dans l'espace public. Or c'est justement

⁵ *Wall Street Journal*, du 14 octobre 2006.

dans l'espace public que se sont exprimées les tensions sociales fortes qui ont secoué la société argentine depuis le début des années 1990. À Palermo Viejo, c'est son centre névralgique représenté par la place Cortázar qui a concentré les conflits, conflits de faible intensité par rapport aux grands conflits sociaux et qui peuvent apparaître secondaires, mais qui ont eu une portée locale importante, en interrogeant la pérennité même des territoires.

Pour revenir rapidement sur l'espace public à Buenos Aires, il faut rappeler comment le retour de la démocratie en 1983 a été compris comme un retour au droit à la rue. Depuis, à Palermo Viejo, chaque nouvel acteur - «pionniers» des années 80, commerçants des années 90, vendeurs ambulants -, est venu avec des conceptions propres de l'espace public et de sa pratique. Mais au fur et à mesure, la stratification des pratiques nouvelles a produit une concurrence pour l'espace, et des tensions d'autant plus vives qu'elles ont été vécues par tous face à un même sentiment d'appartenance et de légitimité. Dans un contexte où l'autorité municipale a longtemps été très peu présente pour arbitrer et réguler l'espace public, ces modes d'appropriation différents de l'espace ont provoqué les premiers conflits. Apparus avec le développement commercial des années 1990, ils ont pris un tour nouveau avec l'arrivée massive des vendeurs de rue.

On peut distinguer les conflits entre pratiques et activités nouvelles avant 2001, et ceux apparus à partir de cette date avec les vendeurs ambulants.

CONFLITS D'AVANT 2001

Au début des années 80, la SoFoPaVi* propose un programme de reconquête culturelle du *barrio** au travers d'une série d'activités et d'événements populaires et festifs autour de la place Cortázar. Mais peu à peu, au début des années 1990, ces événements ont fini par avoir un réel succès dépassant largement le cadre local, allant même jusqu'à rassembler de manière encore très ponctuelle près de 5 000 personnes, et faisant de la place Cortázar un lieu de rendez-vous de la jeunesse, notamment pour les supporters du club de football de River. Les premières plaintes de particuliers apparaissent alors.

Avec le premier boom commercial de Palermo Viejo, qui a lieu à partir du milieu des années 1990, ce mouvement s'accélère et l'espace public local change réellement avec l'apparition de nouvelles pratiques de l'espace liées aux commerces qui s'ouvrent en nombre. Cette montée de l'utilisation de la zone comme lieu de consommation et de divertissement va de pair avec l'apparition des plaintes de voisinage et la constatation, à partir du début des années 2000, d'un amoindrissement de la place laissée à l'expression de la culture et de la citoyenneté dans les espaces publics [Gorelik, 2004].

A

CCÉLÉRATION APRÈS 2001

En 2002, la création de la foire des Arts de la place Cortázar n'a pas été non plus bien acceptée localement, car elle a été considérée comme une forme d'appropriation d'un espace collectif et a eu pour effet d'attirer encore plus de touristes et de badauds. L'arrivée des vendeurs de rue en 2003, qui occupent les trottoirs d'une grande partie des *manzanas** de la zone, apparaît comme le comble. Mais la réaction des habitants et des associations est très désorganisée : des responsables de la municipalité sont contactés afin d'obtenir un durcissement de la législation, plusieurs plaintes sont déposées auprès de la Defensoria*. Celle d'Oscar Panero, un habitant de Palermo Viejo, déposée en novembre 2003 résume le mieux l'ensemble des griefs apparus à la suite de la modification du milieu de résidence. Il dénonce pêle-mêle :

- Les bruits dérangeants,
- Les bagarres et rixes dans les lieux publics,
- Les indigents établis à demeure sur la place,
- Les personnes urinant sur les trottoirs,
- Les spectacles organisés sur la place sans tenir compte de la sécurité ou de la salubrité,
- Les personnes exigeant des rétributions pour surveiller les véhicules garés,
- La transformation de certains carrefours en dépôt à ordures,
- L'hostilité rencontrée quand les voisins essayent de faire valoir la législation.

D'autres motifs de gêne sont dénoncés notamment contre l'occupation indue de l'espace public de la part des bars et des restaurants, qui obstruent l'espace public avec tables et chaises. Par ailleurs, l'augmentation des flux de passage - à des moments précis comme les soirées ou les week-ends - a entraîné d'autres problèmes, comme une difficulté à se garer, alors même que Palermo Viejo était connu pour son accès et sa facilité de stationnement. Dans l'ensemble les démarches ont eu peu de résultats directs, même si elles ont pu contribuer à freiner en partie les processus en cours, elles n'ont pu les arrêter.

CONFLITS POUR L'ACQUISITION D'UN ESPACE ET D'UN STATUT

À partir de 2003, la compréhension que l'installation des vendeurs devait être désormais considérée comme pérenne change la façon dont le voisinage perçoit ce phénomène de la vente de rue, mais aussi le sens des précédents conflits de voisinage. Dans ce face à face pour le partage de l'espace qui s'installe entre voisins et commerçants d'un côté et vendeurs ambulants de l'autre les buts recherchés sont distincts. Les vendeurs cherchent à travailler dans un lieu, à la fois stable et sûr dans la ville-centre, et une forme de reconnaissance légale qui les soustrairait aux aléas du pouvoir et de la corruption locale, symbolisée en partie par la police. Les voisins cherchent pour leur part à repousser ou limiter l'« invasion ». Mais ces conflits se déroulent dans le contexte

de l'Argentine de l'après 2001, qui a fait du travail une valeur première bien que très inégalement répartie.

L'accroissement brutal du nombre des vendeurs en 2003 change l'attitude des habitants – au départ plutôt bienveillants car nombre d'entre eux étaient passé par l'expérience de la vente de rue pendant la crise - qui se dégrade fortement. Elle prend la forme d'une large hostilité, et d'une incompréhension totale face à ce qui est considéré plutôt comme une dénaturation, une aliénation d'un bien commun.

En face, la position des vendeurs s'appuie sur le « droit au travail » et, de manière presque paradoxale, sur des tentatives d'expulsion par la force qui ont permis de structurer le mouvement en lutte pour l'espace. Devant l'importance, à l'échelle du quartier, de ce nouveau phénomène et devant les demandes répétées de régularisation des vendeurs et leurs démarches actives auprès des institutions, les plaintes des habitants semblent avoir disparu. La Municipalité, sommée d'intervenir en arbitre, concède dans un premier temps en 2005, des autorisations provisoires pour 60 postes de vente. Mais l'acceptation réticente des vendeurs s'est traduite en avril 2005, par une tentative exceptionnellement violente d'évacuation par la gendarmerie militaire, afin de faire appliquer le nouveau code Contraventionnel⁶ adopté en septembre de l'année précédente. Après une forte mobilisation des vendeurs qui campent sur place et diverses mesures d'autorisation provisoire, le conflit repart en février 2007 avec une nouvelle tentative de délogement par la force. Se trouvant peu de temps avant les élections municipales, face à la répercussion désastreuse du conflit dans les médias, le maire est contraint de céder en légalisant de manière pérenne à nouveau 92 vendeurs⁷, officialisant la « foire de la place Cortázar », inscrite désormais dans la liste des foires officielles de la ville. Cette décision marque aussi un tournant dans la présence locale des vendeurs en donnant le départ d'un processus de légitimation qui n'avait peut-être pas été prévu au départ. Car quelques 300 autres vendeurs, exclus de l'accord, continuent d'occuper les mêmes trottoirs, réclamant une régularisation, même si certains vendeurs non régularisés, soit sont partis, soit ont trouvé refuge dans des foires privées ouvertes sans réelle autorisation dans les bars et restaurants des environs. Les autres vendeurs, à la suite d'une nouvelle tentative d'expulsion, arrivaient à obtenir une mesure judiciaire de protection, qui créait de fait une deuxième foire, désormais appelée « foire annexe de la place Cortázar », mais avec un statut temporaire plus précaire que la précédente foire. Son statut sera confirmé par le maire Macri, un peu malgré lui en février 2009, et malgré le désaccord de voisins et d'associations. L'obstination des vendeurs a su l'emporter devant les hésitations et les maladresses de la Municipalité, et les difficultés des habitants à trouver un mode d'action collectif efficace.

⁶ Loi n°1472 du 23/9/2004. Ce code, réformé de manière plus répressive en 2004, en définit le régime des contraventions de la ville de Buenos Aires.

⁷ Loi n°2301 du 22 mars 2007.

... ET À DES CHANGEMENTS IDENTITAIRES ET SYMBOLIQUES CONSIDÉRABLES DU TERRITOIRE

Une des explications à la multiplication des conflits à Palermo Viejo tient à la forte identité territoriale dont jouit cette zone périurbaine depuis longtemps. Car à Buenos Aires, la notion centrale de *barrio* est porteuse de représentations collectives fortes. Le *barrio* est non seulement lié au territoire de l'intime, des émotions et des souvenirs souvent familiaux, mais aussi à des formes de sociabilité fondées sur des relations de proximité à l'intérieur d'un ensemble qui se perçoit, au moins dans le discours, comme une communauté. Le voisinage, très important dans ces quartiers, a permis l'élaboration de sociabilités locales, actuellement en recomposition, anciennement structurées sur le modèle du « village urbain » autour de lieux de rencontre ouverts - la rue, la place, le coin de la rue (*esquina*), le trottoir (*vereda*) - et dont les qualités ont été largement magnifiées au fur et à mesure de leur disparition [Dorier-Apprill, 2007]. Palermo Viejo s'inscrit totalement dans ce mouvement qui englobe tout le péricentre.

229

DE LA CONSTRUCTION À LA DÉCONSTRUCTION IDENTITAIRE?

Une partie du succès de Palermo Viejo tient justement à cette identité territoriale forte qui s'est appuyée sur la conservation partielle des paysages urbains, sur cette mythologie locale des anciens *barrios** périurbains, et sur un ensemble de traits particuliers qui lient la zone à une culture populaire forte de la frange urbaine, exaltée dans des tangos aux échos nostalgiques et amplifiée au travers d'œuvres littéraires - comme celles de Roberto Arlt, de Jorge Luis Borgès, de Julio Cortázar, etc - qui ont pris le quartier comme personnage.

Le nom même de Palermo Viejo - qui apparaît à la fin des années 1970, pour désigner la partie intérieure du quartier de Palermo - n'est pas purement anodin, car il crée l'espace de ce nouveau territoire en le rattachant explicitement au passé mythifié, et en introduisant un élément distinctif qui lui donne une représentation singulière à l'intérieur du *barrio**. On a ici un double phénomène : la qualification d'un espace et l'appropriation de cette qualification par une population donnée. Appropriation qui s'est faite lentement, avec des rejets et des hésitations. Cette volonté de se relier à la tradition populaire du péricentre doit se lire, en outre, en parallèle et en opposition à la construction patrimoniale imposée par la municipalité qui fait apparaître, dans les années 1978-79, le Centre Historique de Buenos Aires.

Fort de cette récupération de la tradition, Palermo Viejo sera présenté systématiquement au cours des années 1980-90 comme une « île urbaine », ayant réussi à préserver une part du patrimoine populaire « authentique », et d'un mode de vie en disparition devant l'avancée de la Grande Ville. La zone devient, malgré elle, le symbole de cette

volonté - incarnée par le dynamisme des associations locales - de retrouver une identité locale, en forgeant une représentation nouvelle du territoire [Moscovici, 1961].

Mais à partir des années 1990, cette représentation construite de ce territoire se fige et se fracture. Les grands médias nationaux y contribuent de façon primordiale en ressasant cette représentation nouvelle de Palermo Viejo à la fois comme *barrio** littéraire et comme *barrio** à la mode. La zone commence à apparaître avec régularité dans des revues spécialisées, de grands journaux internationaux, les radios et la télévisions locales et gagne même de nombreux sites internet. Tous se mettent à en parler en reprenant les mêmes termes, vantant son histoire et son patrimoine, pour mieux exalter son caractère novateur et «branché». Ce discours stéréotypé a même été repris par la municipalité pour sa promotion touristique, et au niveau international dans de nombreux guides de voyage qui se doivent désormais de présenter une section sur Palermo Viejo, ses restaurants et sa vie nocturne... Mais de façon apparemment paradoxale, alors que la croissance de la zone a été en partie la conséquence des riches représentations associées au nom de Palermo Viejo, un des effets du nouveau boom de l'après crise a été la déconstruction identitaire de cette dénomination, pour faire place peu à peu de façon systématique à celle de « Palermo Soho » à la résonance jugée plus positive. Ce changement de paradigme est important car Palermo Viejo pointait vers la tradition nationale et l'héritage culturel. Palermo Soho pointe vers l'extérieur et les modèles mondialisés auxquels une partie de la classe moyenne aspire à s'identifier. Aller à Palermo Soho, zone de consommation ostentatoire du péri-centre, c'est se rapprocher de ce modèle « idéal » que représente le Soho new-yorkais, avec ses galeries d'art et ses boutiques de luxe. C'est aussi, pour une partie des classes moyennes fortement éprouvée par la crise de 2001, se rassurer sur sa position sociale, en s'inscrivant volontairement dans la mondialisation, avec ses modèles, ses valeurs et ses propres mythes pour recréer un territoire de la richesse.

DE LA FAUSSE FIN DE L'IDÉE DE QUARTIER À LA SYMBOLIQUE DE LEUR SURVIE

Les conflits qui sont apparus localement rentrent donc en résonance avec d'une part des groupes d'acteurs déjà constitués qui ont adopté des représentations du territoire de Palermo Viejo ancrées dans le temps et l'espace et avec d'autre part de nouveaux acteurs du territoire (vendeurs, agents immobiliers, etc...) qui véhiculent des représentations simplifiées des représentations précédentes, orientées dans un but strictement mercantile. Ces conflits secondaires, apparus dans Palermo Viejo, éclairent ainsi l'évolution divergente très récente de certains territoires intra-urbains, en illustrant cette confrontation de représentations divergentes du territoire, issues de logiques elles-mêmes divergentes donnant la priorité soit au local, par l'intermédiaire d'une culture et

d'acteurs locaux, soit au global, par l'intermédiaire du tourisme, du marché immobilier, et des grandes enseignes commerciales.

Le cas de Palermo Viejo souligne ainsi la façon dont les identités territoriales locales se recomposent en identités appauvries, notamment par l'imposition d'un nivellement de la forme poussée à reproduire des standards, et un nivellement des références où foisonnent les «non-lieux» du commerce international et les poncifs des médias [Augé, 1992]. Le territoire nouveau qui surgit alors préfère de loin la fluidité des flux à l'épaisseur culturelle, la communication des réseaux en recomposition à celle des associations qui œuvrent lentement sur le terrain.

Ainsi, Palermo Viejo n'est pas plus l'exemple de la fin des quartiers que de celui de la fin de leur identité territoriale. Mais cette zone témoigne de leur nouvelle métamorphose, s'appuyant sur une mise aux normes de la culture locale et sur une recherche de conformisme qui se cache derrière des mots ronflants. Qualifiée parfois de «shopping à ciel ouvert», Palermo Viejo donne ainsi aujourd'hui l'impression - à la façon des parcs à thème - de se copier lui-même, de se rapprocher de la culture locale à la manière d'une caricature, mais une caricature si efficace que certains argentins s'y trompent, tant est grand leur désir de s'y reconnaître. Alors plutôt que de parler de la «fin des quartiers», mieux vaut évoquer un moment possible de leur mutation nouvelle [Ascher, 1998]. Possible, car ce qui est à l'oeuvre à Palermo Viejo ne peut se développer que dans le contexte particulier des convoitises territoriales multiples et du laisser-faire municipal. Moment particulier aussi, car les transformations territoriales et identitaires à l'oeuvre paraissent ici tout sauf durables. Le capital étant aujourd'hui éminemment fluide, les investissements et les choix urbains peuvent se déplacer d'une zone à l'autre. Et on voit déjà à Buenos Aires de nouveaux secteurs de Villa Crespo ou Colegiales passer par des étapes qui évoquent curieusement celles de Palermo Viejo à ses débuts, avec restaurants et bars confidentiels, ouverts dans un contexte urbain plutôt résidentiel et déprimé. On peut se poser alors la question de la pérennité de ces transformations, de savoir jusqu'à quand durera cette dernière mode de Palermo Soho?

Ces changements identitaires nous renvoient aux conflits, permettant ainsi de boucler la boucle. Car dans ce moment de dévoilement qu'accordent les conflits, c'est le sens d'une partie des luttes urbaines qui est pointé, le sens d'une lutte pour l'espace, pour la place et non plus pour la classe, pour paraphraser Michel Lussault [Lussault, 2009]. Dans ce mouvement d'uniformisation accélérée, les conflits sont les éléments qui montrent - malgré tout - la force des territoires, les cassures qui s'y révèlent, et la façon dont l'uniformisation voulue craque. Car si la reprise économique, depuis 2003, a laminé les mouvements de contestation populaires et si les grandes luttes idéologiques sont en recul, les revendications qui émanent du territoire montrent des affirmations multiples : celles des voisins pour la préservation d'un environnement, celles des vendeurs de rue

pour le droit au travail dans le lieu de leur choix, celles des commerçants devant leur inquiétude d'affronter une concurrence déloyale.

Ces conflits remettent ainsi en avant l'espace comme valeur première de l'urbain. Ils reposent la question de l'enjeu de ces positions individualistes exprimées par chaque groupe d'acteur. La question n'est-elle pas celle de la préservation de l'espace urbain, comme lieu où se construit ensemble un espace public porteur d'une citoyenneté et d'une cidadinité pleine ? Palermo Viejo montre que les espaces urbains n'ont pas que la valeur que leur donnent ceux qui les possèdent, les occupent, les transforment ou les traversent. Ils sont aussi traversés de forces contradictoires, tirant d'un côté vers un utilitarisme de plus en plus marqué, et d'un autre vers une résistance qui signifie la continuation de pratiques ouvertes, de formes de solidarité et de partage. Aujourd'hui, c'est bien la prévalence d'une conception utilitariste de la ville qui est pointée, devant laquelle la forme urbaine semble devoir se sacrifier. Or si le débat sur l'utilitarisme de l'urbanisme moderne de Le Corbusier a évolué pour le rejeter bien souvent, les logiques de placement du capital pourraient au contraire signifier, de façon indirecte, son retour dans le péricentre, par la standardisation des formes et des réponses urbaines apportées. Loin de signifier la fin des territoires, les conflits n'en seraient alors peut-être que la force vive de ceux encore prêts à les défendre.

GLOSSAIRE

Barrio : terme désignant à la fois une division administrative de Buenos Aires et une division du péricentre en 'zones' auto-définies par les habitants et porteuses de valeurs identitaires fortes.

Casa chorizo : La «maison-saucisse» est appelé ainsi en raison de sa forme allongée adaptée à la taille des parcelles en longueur. Elles sont souvent construites par étapes par les nouveaux arrivants eux-mêmes.

CEDEM : Centre d'Études pour le Développement Économique Métropolitain, institut dépendant de la municipalité de Buenos Aires

Defensoria : Défenseur du Peuple de la Ville Autonome de Buenos Aires, institution autonome chargé de recueillir les plaintes des habitants et de faire des recommandations au pouvoir.

Escrache : «scandale public» organisé par des groupes d'activistes manifestant devant le domicile privé d'hommes politiques dont ils veulent dénoncer les actes.

Manzana : «pâté» de maison délimité, dans la trame urbaine généralement régulière, par un carré faisant en théorie cent mètre de côtés.

SoFoPaVi : Société de Développement de Palermo Viejo, association locale de développement très active depuis le début des années 1980

BIBLIOGRAPHIE

AUGE, Mars (1992), *Non-lieux*, Paris, Seuil.

ASCHER, François (1998), « La fin des quartiers », dans Haumont, Nicole (dir.), *L'urbain dans tous ses états : faire, vivre et dire la ville*, Paris, L'Harmattan., p. 183-201.

DELFIN, Leocadia (1981), *Paseos literarios por Buenos Aires*, Buenos Aires, *Municipalidad de la Ciudad de Buenos Aires*, Buenos Aires.

DORIER-APPRILL Élisabeth, GERVAIS-LAMBONY Philippe (dir.) (2007), *Vies citadines*, Paris, Belin.

GLASS Ruth (1964), *London: aspects of change*, Londres, MacGibbon & Kee.

GORELIK Adrian (2004), *Miradas sobre Buenos Aires. Historia cultural y crítica urbana*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno editores.

GRAVANO Ariel (2003), *Antropología de lo barrial*, editorial Espacio, Buenos Aires, 289 p.

MINUJIN Alberto, ANGUITA Eduardo (2004), *La clase media, seducida y abandonada*, Buenos Aires, Edhasa.

MOSCOVICI Serge (1961), *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, Puf.

PRÉVÔT-SCHAPIRA Marie-France (2003), « Buenos Aires dans les Années 90: Gouvernance Urbaine dans une Métropole Divisée », *Cadernos PROLAM/USP*, vol. 2, p. 07-24.

